

devenir autres sur leur propre...
 ent pas. Ont-ils tort? Ont-ils...
 plus on parle de métissage, plus...
 e de frontières.

disparition des frontières,
 Marine Le Pen grimpe.

ce, c'est bien que cette angoisse...
 prise en charge que par des gens...
 considérer comme inféquent...
 autres s'y essaient, regardez ce...
 ministres du gouvernement ont...
 leurs réflexions sur la France de...
 pas réfléchir à la France de...
 projections démographiques...
 aites et en a conclu qu'il faudrait...
 politique du regroupement fa...
 laire est alors descendu sur le...
 res. On se tient chaud jusqu'au...
 n fermant les yeux.

ont-ils pas raison de s'inquiéter...
 e», si peu satisfaisant que soit ce

s toujours plus d'établissements...
 ement devient un « sport de com...
 ion « vivre-ensemble » entre dans...
 ne. Le succès du mot vient de la...
 la chose. Dans les années 60 et 70,
 s luttes, mais la France, sans le sa...
 on homogène et le « vivre-ensem-

un Breton et un Provençal ne...
 ème langue, la France était...
 homogène qu'aujourd'hui! Cela...
 ème au prix de multiples

est un mot trop fort, et je préfère en...
 in fondamentale de responsabilité...
 ise à « Nos meilleures années », un...
 lien sur les années de plomb. L'un...
 rt en Norvège, il y tombe amoureux...
 est européen, il est cosmopolite. Et...
 olie compagne voient à la télévision...
 Florence inondée. S'ils étaient aussi...
 ce qu'ils croient, ils resteraient en...
 aient ensemble à Florence porter se...
 es. Mais elle lui dit: « Tu dois partir. »
 pace où ce qui arrive aux autres m'ar...
 Cela n'implique aucun renoncement...
 artenances.

que votre héros renonce à son...
 pays. Nous direz-vous qu'on doit...
 plus que sa femme?

s, la ville et la campagne, l'Ecosse et...
 ersion de mes amis m'apporte de...
 rs. Je suis amoureux de mon épouse...
 rtager l'enthousiasme de tant de mes...
 s pour la société multiculturelle et...
 ans laquelle nous entrons, je demeure...
 èle à la France qui se défait sous nos

Le livre qui va faire débat

EXTRAITS

Le vivre-ensemble est entamé

J'ouvre le rapport remis le 28 janvier 2011 au Premier ministre par le Haut Conseil à l'intégration sur « Les défis de l'intégration à l'école ». Je lis, au chapitre 3 : « Ainsi, la pression religieuse s'invite au sein des cours et dans la contestation ou l'évitement de certains contenus d'enseignement. Ainsi les cours de gymnastique et de piscine sont-ils évités par des jeunes filles qui ne veulent pas être en mixité avec les garçons. Ces dispenses d'enseignement, parfois justifiées par des dérogations médicales de complaisance, pose le problème du vivre-ensemble entre filles et garçons. » (...) D'où cette exhortation solennelle du HCI face aux conflits de plus en plus nombreux qui émergent au sein des classes : « L'école républicaine doit plus que jamais se montrer capable d'assumer sa mission originelle : être le creuset où se fabrique le vivre-ensemble au delà de la simple coexistence et de la tolérance des différences. »

ticien Laurent Lafforgue, « la faculté de penser fait partie du propre de l'homme et elle est donnée à chacun, mais la pensée elle-même en ses diverses manifestations qui composent la culture n'est pas innée. Elle est une lente construction humaine, une tradition, un héritage que chaque génération reçoit de la précédente qu'elle retravaille, enrichit, transforme et approfondit. L'école est par définition le lieu où les nouvelles générations sont introduites dans les traditions culturelles de l'humanité qui portent la pensée. »



« L'identité malheureuse », d'Alain Finkielkraut (Stock, 240 p., 19,50 €). Parution le 16 octobre.

Le jeune

Un nouveau sujet historique, apparu sur la scène du monde dans les années 60 du XX^e siècle, réclame aujourd'hui son dû : le jeune. La jeunesse est, si l'on ose dire, une réalité aussi vieille que l'humanité, mais ce qui différencie le jeune des enfants et des adolescents de toujours, c'est qu'il campe désormais sur lui-même, qu'il est un être plein, un individu à part entière, juge

de ses intérêts, fort de ses opinions, titulaire de ses goûts et aversions, jaloux de son idiome, de sa musique, de ses choix vestimentaires. Il sait ce qui lui plaît, il sait ce qui est nul et, si d'aventure il ne le sait pas, ses pairs se chargeront de le lui faire savoir. Le marché, qui plus est, entérine ses désirs et s'applique à les satisfaire avec tous les égards que l'on doit à un consommateur insatiable. Courtisé, honoré, adulé par l'industrie du divertissement, il ne se définit plus par son inachèvement. Rien ne lui manque. Il ne peut vouloir qu'on l'élève : il est sur un trône. (...) Les murs s'effritent : l'actualité force les portes du temple, la liberté des Modernes s'invite dans les ■■■

Nous sommes tous des héritiers

Le courage ne suffit pas : nous sommes jetés dans la mare de l'ignorance et ce n'est pas en nous tirant nous-mêmes par les cheveux, comme le baron de Münchhausen, que nous en sortirons. Pour le dire d'une autre image : nous ne naissons pas tout armés de la cuisse de Jupiter. Bref, nous avons besoin d'instruction, c'est-à-dire de maîtres, pour pouvoir, au bout du compte, nous affranchir de toute direction étrangère. Nul ne pense par lui-même sans détour par les autres, et notamment par ce qui a été pensé avant lui. Comme le dit admirablement le mathéma-

Etudia

ALEX

Co-fon

ômée du M

Dir

des P

Diplôme

Novanc

AUGU

Co-fon

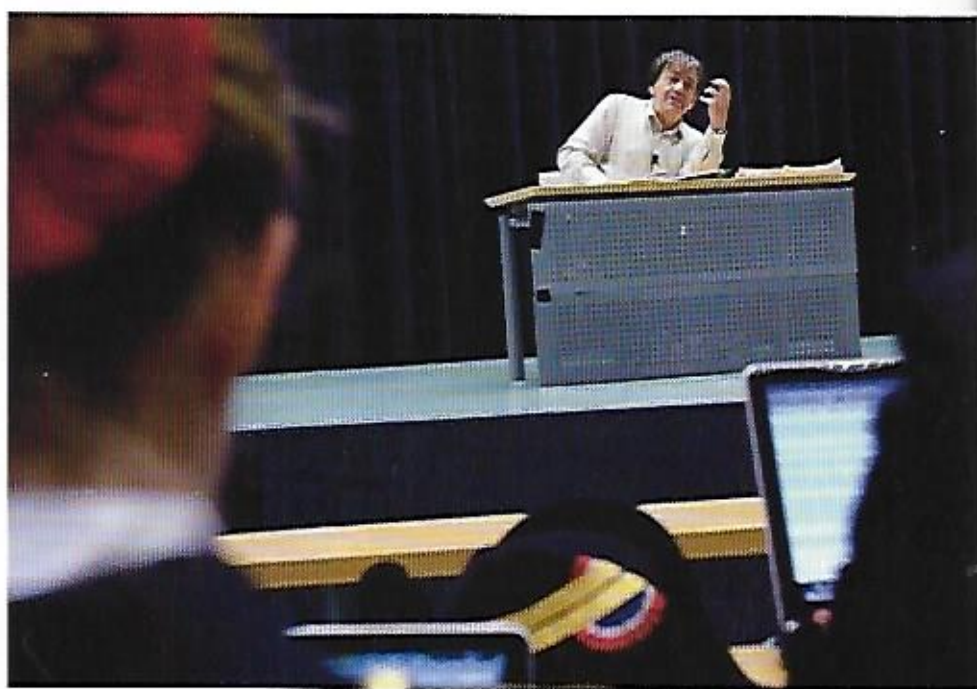
Me

■■■ cours de récréation et les salles de classe, le présent ne se laisse plus mettre à distance, le quotidien ne s'oublie jamais, les envies de la vie envahissant l'institution, la société, avec ses codes, ses modes, ses marques, ses emblèmes, ses objets fétiches, ses signes d'appartenance et de reconnaissance, déferle à l'école.

Affaire du voile = affaire DSK ?

S'il n'y a d'affaire du voile qu'en France, pourtant, c'est bien parce que la France n'en a pas tout à fait fini avec la tradition galante. D'ailleurs, on ne le lui envoie pas dire. Cette singularité française vient d'être mise sur la sellette aux Etats-Unis, un des pays où la loi interdisant le port du voile dans les établissements scolaires a été le plus durement attaquée, à l'occasion de l'affaire Strauss-Kahn. Quelques jours après l'inculpation du directeur du Fonds monétaire international pour agression sexuelle, tentative de viol et séquestration, un forum paraissait sur le site du *New York Times*, avec cette question : « Les femmes françaises sont-elles plus tolérantes ? Place au débat. Le scandale Dominique Strauss-Kahn suscite une discussion plus large sur l'inconduite [misconduct] sociale des hommes de pouvoir. »

Le 20 mai 2011, Joan Scott, auteur de « La politique du voile » et professeur à l'Institute for Advanced Study de Princeton, tire sa première salve : tandis que les autres démocraties condamnent les frasques des puissants, la France, explique-t-elle, les tolère, les absout, en fait même un trait délectable du caractère national. Ce qui est ailleurs une indignité relève pour la culture politique française de l'art de la séduction. Un « art » qu'elle cultive et qu'elle défend bec et ongles : « Depuis le bicentenaire de la Révolution française, constate Joan Scott, nombre de livres sont parus qui ont présenté l'érotisation galante de la différence comme une alternative à l'égalité entre les sexes. Les tenants de cette idéologie ont justifié leurs arguments sur l'incapacité des musulmans à assimiler la culture en affirmant qu'un jeu érotique ouvert est une composante de la



Frenchness. Quelle ironie que la victime de l'agression sexuelle présumée de DSK soit une musulmane ! »

La journée de la jupe ?

« De toute façon, une fille qui met une jupe, c'est une pute. » La jupe fait de la femme un objet de désir, et donc de mépris. (...) La violence dans les quartiers dits sensibles est souvent imputée à l'exclusion sociale. La misère génère l'agressivité, la discrimination produit la délinquance, le désespoir causé par l'absence de débouchés nourrit la haine et enflamme les cités, dit la sociologie courante, cette nouvelle sagesse des nations. Elle dit vrai, bien sûr. Mais dit-elle toute la vérité ? La violence ne serait-elle pas liée aussi à l'exclusion de la féminité et au désert affectif qui en résulte ? N'est-elle pas une conséquence du déni de sensibilité et de l'interdiction d'être galant que ces quartiers imposent ? Ce qui rend dur et brutal, c'est la mauvaise réputation de la douceur.

L'obsession de l'origine

En 2009, je me suis rendu dans l'école primaire de la rue des Récollets, à Paris, où j'ai été élève. Dans le hall, accrochée au mur, une grande carte du monde avec de nombreuses photographies d'enfants épinglées pour la plupart sur les pays du continent

Docte. Le philosophe à l'Ecole polytechnique, à Paris, où il enseigne pour la dernière année. Il sera remplacé à la rentrée prochaine par Michaël Foessel à la chaire de philosophie.

africain. Au bas de la carte, cette légende : « Je suis fier de venir de... » J'ai pu alors mesurer le changement. Mes parents sont nés l'un et l'autre en Pologne, ils se sont rencontrés après la guerre en France – où mon père avait émigré dans les années 30 avant d'être déporté – et nous avons bénéficié d'une naturalisation collective lorsque j'avais 1 an. Jamais l'école ne m'a fait honte de mes origines. Jamais elle ne m'a demandé de renier ma généalogie. Jamais non plus elle ne m'a invité à m'en prévaloir. Elle me demandait d'être attentif, d'apprendre mes leçons, de faire mes devoirs, et elle me classait selon mon mérite. L'origine était hors sujet.

Congédier nos pères

Fragilité de l'identité nationale. On la dit étouffante, elle se révèle évanescence. Loin d'être damnée une fois pour toutes, elle se rejoue, s'enrichit ou s'appauvrit, se creuse ou s'édulcore à chaque passage de témoin. Nous ne tenons pas que de nous-mêmes, nous ne sommes pas des dieux : nous naissons dans un lieu et dans une langue, mais – l'image de l'arbre est trompeuse – nous ne sommes pas pour autant des êtres programmés. Tout peut arriver. Nulle hérédité n'empêche les héritiers que nous sommes de laisser l'héritage en plan. « Ce que

tu as hérité de tes pères, acquiers le pour le posséder», écrivait Goethe dans «Faust», car il ne se laissait pas endormir par la métaphore rassurante de l'enracinement. Il nous est permis de congédier nos pères. Nous avons le droit d'être étourdis, inconséquents, discontinus, attirés par mille autres choses. Nous pouvons délaissé la syntaxe du récit national pour la parataxe de l'actualité perpétuelle. Bref, nous sommes libres de faire défaut. Et cette liberté, tout nous y appelle. Résistons au présent, demande Deleuze, mais jamais le présent n'a été aussi irrésistible que depuis la révolution numérique et la multiplication des portails. Jamais l'immédiat n'a occupé une position aussi hégémonique. Jamais il n'a fallu un tel effort de volonté pour ne pas perdre le fil. Jamais l'oubli n'a été paré de couleurs aussi vives. Jamais autant de raisons de se laisser distraire n'ont surgi simultanément de tous côtés. Et ne craignons pas le pathos: pour la première fois dans l'Histoire, les trois conditions de possibilité de l'entretien avec les morts – le silence, la solitude, la lenteur – sont attaquées en même temps. L'identité nationale est ainsi broyée, comme tout ce qui dure, dans l'instantanéité et l'interactivité des nouveaux médias. Il n'est donc pas besoin de philosophes ou d'historiens pour la déconstruire. La technique suffit à la tâche.

Vulgarités

Pour le nouveau régime sémantique, la forme ne compte pour rien, seul le sens fait sens. Et si la forme n'a aucune importance, alors à quoi bon se fatiguer à mettre les formes? On va droit au but, on se dépouille de ces oripeaux inutiles. On dit son «ressenti» sans filtre, sans fioritures. On ne s'embarrasse pas de nuances ni d'effets oratoires. On ne sacrifie plus aux apparences: on se met à l'aise. Aucune périphrase, aucun euphémisme n'amortit l'irruption dans le discours des diffi-

cultés ou des mauvaises surprises de l'existence. «Merde» et «chiant» n'ont plus d'odeur, mais ces mots conservent sur leurs synonymes bien élevés la supériorité de l'affect brut sur l'affectation, le jeu social et les contraintes du monde. Aux délicats et aux grincheux qui s'émeuvent de cette absence de retenue la société, toutes classes désormais confondues, répond dans un éclat de rire: «On va se gêner!» Et c'est avec le plus grand naturel qu'un syndicat de magistrats choisit d'afficher sur un «mur des cons» les photographies et les noms de tous ceux que ses membres ne peuvent pas voir en peinture.

Hérédité

En 2003, le journal *Le Monde* titrait sur cinq colonnes à la une: «Avec Alexandre Dumas, le métissage entre au Panthéon.» Le métissage, et non «Les trois mousquetaires», «Vingt ans après» ou «Le comte de Monte-Cristo». Ce n'était pas à ses chefs-d'œuvre que Dumas devait sa place dans la nécropole des Grands Hommes, c'était à la goutte de sang noir qui avait coulé dans ses veines. A l'hiver 2013, tous les commentateurs félicitent chaudement les Français d'avoir accordé leurs suffrages (NDLR: à propos du classement *JDD* des personnalités préférées des Français) à un métis (l'ancien tennisman devenu chanteur de variétés, Yannick Noah), un Kabyle (le héros de 1998, Zinedine Zidane) et un Noir (le comédien Omar Sy, héros du film «Intouchables», qui romance l'histoire vraie d'un grand bourgeois tétraplégique progressivement régénéré par la vitalité exubérante d'un homme à tout faire venu de la banlieue). On célèbre en eux non la personnalité mais l'hérédité, non les individus mais les spécimens. Puis quand, dans un second moment, on s'intéresse à leurs prouesses, c'est, comme le sociologue Jean Viard, pour marquer le contraste entre la «créativité» de

ces «marginiaux» et le sinistre univers de la «reproduction sociale», celui «des parents blancs normaux» qui poussent les «enfants blancs normaux» à faire du latin et à intégrer les classes préparatoires.

Du multiculturalisme

(...) Il faut faire une place au multiculturalisme. Mais peut-être pas toute la place. Au nom du respect des minorités, les universités américaines ont entrepris, dans la dernière décennie du XX^e siècle, de réviser ce qu'on appelle là-bas le canon, c'est-à-dire de modifier la liste des grands textes classiques. Il s'agissait de briser l'humiliant monopole des DWEMS (Dead White European Males) pour permettre aux vivants non blancs non européens et femmes de se retrouver dans les auteur(e)s proposé(e)s à leur admiration. Comme si l'on pouvait jamais se retrouver dans Platon, se sentir représenté par Henry James ou chérir en Spinoza un double de soi-même. Comme si ces auteurs, de même d'ailleurs que Hannah Arendt ou Virginia Woolf, ne nous renvoyaient pas d'abord, qui que nous soyons et quels que soient notre «genre» et notre origine, à nos limites, à notre finitude. Comme si leur génie ne nous infligeait pas une salutaire blessure narcissique. Comme si, enfin – je cite ici Leo Strauss –, «l'éducation libérale qui consiste en un commerce permanent avec les grands esprits» n'était pas un «entraînement à la modestie la plus haute, pour ne pas dire à l'humilité». Mais qui parle encore d'humilité? Il n'y a pas de blessure du moi aujourd'hui qui ne crie justice et qui ne demande réparation. La société démocratique exige la reconnaissance de tous par tous. Elle espère, par la satisfaction de cette exigence, conjurer les maléfices de l'intersubjectivité et résoudre le problème humain. Au lieu de cela, elle flatte les susceptibilités ombrageuses, elle entretient le narcissisme vindicatif des grandes et des petites différences, elle prend, dans la guerre des respects, le parti catastrophique de combattre toute restriction de l'estime de soi-même ■

« Ce qui rend dur et brutal, c'est la mauvaise réputation de la douceur. »